

Extrait d'un livre retraçant l'histoire d'une famille de 6 enfants (ouvrage rédigé à partir d'entretiens avec plusieurs de ses membres ainsi que de recherches historiques et généalogiques)

Pierre et Marguerite se sont rencontrés par le biais de leurs familles qui se connaissaient bien. Leur mariage a été célébré le 20 mars 1930, dans la Basilique Saint Martin d'Ainay, à Lyon.

Ils ont élu domicile rue de l'Alma, à Saint-Étienne, dans le quartier de l'église Saint Charles où leurs enfants ont tous été baptisés.

Rapidement, Marguerite a donné naissance à leur première fille Colette, le 15 décembre 1930, puis deux ans après, à Florence, le 2 juin 1932.

L'appartement devenant trop petit, la famille a déménagé rue Buisson. Puis, la fratrie s'est encore agrandie avec l'arrivée de Geneviève, en 1935, qui a pris le prénom de sa tante entrée dans les ordres cette même année. Quatre autres naissances ont suivi : Jean-François en 1938, Antoine en 1940, Sophie en 1942 puis Géraldine en 1944. Antoine est malheureusement décédé à l'âge de trois mois, d'une bronchite capillaire.

Pierre aimait à plaisanter : « J'ai cinq filles qui, chacune, ont un frère ! ». Les gens répondaient : « Oh mon Dieu, vous avez dix enfants ! ». C'était une blague qu'il affectionnait particulièrement.

L'appartement de la rue Buisson

Pierre et Marguerite ont vécu toute leur vie dans cet appartement situé au premier étage de leur immeuble, juste au-dessus des bureaux de la fabrique de tissus Bloudon. Il comptait trois chambres, un grand salon, une salle-à-manger, une cuisine et une salle de bains avec toilettes séparés.

Une première chambre à coucher, destinée aux deux aînées, Colette et Florence, était meublée d'une armoire, de deux lits et d'un bureau. Geneviève, Sophie et Géraldine occupaient une seconde chambre, toute en longueur. Geneviève dormait dans le lit qui se trouvait à gauche de la porte d'entrée. Dans l'enfilade, une petite armoire la séparait du lit de Géraldine. Au fond de la pièce, une fenêtre donnait sur la rue, et le long du mur opposé étaient également alignés un radiateur, un petit bureau et le lit de Sophie. La chambre parentale, dotée d'une alcôve abritant un cabinet de toilette, offrait beaucoup plus d'espace. Jean-François, seul garçon de la fratrie, dormait sur le divan du salon.

La famille vivait dans un confort relatif car elle bénéficiait du chauffage central, avec une chaudière individuelle au charbon. Marguerite faisait livrer, chaque année, de grandes quantités de charbon, ce qui générait ce jour-là énormément de poussière. Les enfants descendaient régulièrement chercher le combustible à la cave pour alimenter l'appareil.

Marguerite cuisinait sur un « fourneau bouilleur » qui fournissait l'eau chaude. Excellente cuisinière, elle préparait particulièrement bien les quenelles au ris de veau, recette réservée aux grandes occasions, les cardons à la crème, la mousse au chocolat servie dans des petits pots

individuels et le pain d'Irlande. Pour mardi gras, elle faisait frire d'énormes quantités de bugnes qui régalaient toute la maisonnée (cf. recettes en annexe).

Pierre déjeunait chez lui tous les jours. Lorsqu'il revenait de son bureau, il passait rue Praire, devant une belle crèmerie où il ne pouvait s'empêcher de commander de temps à autre un excellent fromage. Pourtant, Pierre en avait horreur ! Quelques fois, il demandait même aux enfants d'éloigner ce mets de la table tant son odeur lui était insupportable. Marguerite n'est parvenue à lui en faire avaler qu'au travers de soufflés au gruyère ou autres recettes de ce genre.

La vie quotidienne de la famille

Les enfants de Marguerite et Pierre se souviennent avoir grandi dans une ambiance familiale heureuse, entourés de parents aimants et tolérants. Leur vie était rythmée par l'école, la messe du dimanche, les réunions entre cousins, les vacances et les amis.

Les tâches domestiques

Marguerite se rendait fréquemment au marché de la place Jacquard, au bout de la rue Buisson, pour effectuer ses courses. Marie-Louise, une domestique qui vivait à demeure et dormait dans une alcôve à côté de la cuisine l'aidait efficacement dans l'entretien de la maison. Elle leur avait été recommandée par Tante Jeanne, qui cherchait à placer cette jeune fille de condition très modeste. Bien sûr, les tâches ménagères étaient lourdes à cette époque-là pour les mères de famille car les appareils électroménagers n'existaient pas encore¹. Marie-Louise, restée très longtemps au service des Belgrand, les a quittés lorsqu'elle s'est mariée.

Une repasseuse, Mademoiselle Mathieu, célibataire, venait également chaque semaine repasser le linge de la maisonnée. Pour cela, elle accomplissait un long trajet à pied car elle habitait au fin fond de Saint-Étienne et n'avait pas assez d'argent pour prendre le tramway.

Elle utilisait des fers à repasser qu'elle faisait chauffer sur le gaz. Elle repassait de manière merveilleuse et les enfants à qui elle expliquait comment procéder la regardaient avec admiration. Après avoir terminé sa besogne matinale, Mademoiselle Mathieu déjeunait avec la famille puis se rendait chez les Duplessis² où elle travaillait tout l'après-midi avant de rentrer chez elle, toujours à pied.

La période de la guerre

Lorsque la guerre a éclaté, Pierre avait trente-trois ans. Il était donc en âge de combattre. Cependant, ayant déjà quatre enfants et « charge de famille », il n'a pas été mobilisé, contrairement à son frère aîné, Michel, qui y a trouvé la mort. La vie a ainsi pu suivre son cours à Saint-Étienne, avec toutefois son lot de privations dues aux difficultés d'approvisionnement. Marguerite se rendait au marché en fin de matinée pour tenter d'obtenir des prix plus intéressants.

La peur des bombardements était très présente. Lorsque les obus tombaient sur la ville, les sirènes retentissaient et tout le monde courait vers les caves.

¹ Le lave-vaisselle n'est apparu, rue Buisson, qu'à l'arrivée des gendres. Ils se plaignaient que leurs épouses passent autant de temps en cuisine après le repas alors qu'eux-mêmes étaient au salon avec leurs beaux-parents !

² Ce couple avait douze enfants.

À partir de 1940, comme toute la population française, la famille a dû utiliser des tickets de rationnement pour acheter les produits de base tels que le pain, la viande, les matières grasses, le fromage... Aussi, Pierre, cherchant des solutions pour nourrir sa famille correctement, enfourchait régulièrement son vélomoteur pour se rendre dans leur maison de campagne où il récoltait les légumes dans son potager. Durant l'été, installée à la campagne, la famille Belgrand pouvait compter sur les fermiers des environs pour leur fournir des œufs, du beurre et parfois une poule. Ainsi, les enfants n'ont pas souffert de malnutrition.

Lorsque la guerre a pris fin, les enfants ont pu à nouveau savourer la bonne cuisine de leur mère.

Le week-end

Tous les dimanches, la famille se rendait à l'église Saint Charles pour assister à la messe. Elle se plaçait souvent dans l'une des deux nefs avec les familles Duplessis et Vanneau. L'atmosphère était très sympathique et tout le monde se réunissait à la sortie, sur le parvis, pour échanger les nouvelles de la semaine.

Pierre était chargé de la quête. Se tenant toujours très droit, il avait beaucoup d'allure dans son beau manteau.

À l'époque, une personne de la paroisse désignée par le terme de « chaisière » était responsable de la tenue du registre et de la perception du prix d'occupation des sièges dans l'église. La famille Belgrand payait donc une petite somme d'argent pour contribuer aux frais d'entretien et de nettoyage de ces chaises.

Durant le week-end, Pierre était souvent invité à chasser chez ses cousins dans la plaine du Forez. Lorsqu'il astiquait son fusil et qu'il préparait ses cartouches, il ne fallait pas le déranger. Dans la famille, son père et son grand-père étaient déjà chasseurs.

Régulièrement, sa sœur, Denise, dont le mari possédait une grosse écurie de chevaux à St-Cyr les Vignes, l'invitait à assister à des courses. Parfois, les enfants étaient autorisés à l'y accompagner.

Pierre, grand cinéophile, allait souvent au cinéma le dimanche soir avec son ami François Duplessis, qui habitait place Jacquard, au bout de la rue Buisson. Pour se donner rendez-vous sans avoir à payer le prix d'un appel téléphonique, Pierre et François s'étaient fixés un code : Pierre devait composer le numéro de son ami et ne laisser retentir qu'une seule sonnerie avant de raccrocher le combiné. Ainsi, après le dîner, ils se retrouvaient dans une salle toute proche pour visionner un film.

Les enfants pratiquaient peu d'activités sportives ou extra-scolaires. Toutefois, Geneviève a fait partie des Scouts de France. Elle appréciait énormément les sorties, réunions et camps organisés par le mouvement. Son totem de guide était « abeille attentive ». Elle a ainsi fait l'expérience de la vie en communauté, du service aux autres et de la solidarité.

Jean-François, très méticuleux s'adonnait à ses passions. Avec son ami Xavier Astruc, il fabriquait des maquettes d'avion très légères. Grâce à un jeu de « mécano » comprenant énormément de pièces, il réalisait également des constructions spectaculaires.

Colette, qui avait appris la couture dans le cours réputé des demoiselles Charreyron, passait beaucoup de temps à réaliser des habits pour ses frère et sœurs. Aimant aussi le tricot, elle a commencé très jeune à tenir des aiguilles.